

vous le dire, mademoiselle: parce que je me compare à vous!

—Mais je n'ai rien de plus que vous.

—Si, si, vous êtes bien supérieure à moi!

—Oh! ne dites pas cela!

—Georgette, mademoiselle: nous sommes à peu près du même âge, et cependant j'éprouve devant vous une sorte de timidité respectueuse. Il y a dans votre voix, dans l'expression de votre physionomie et de votre regard quelque chose que je ne saurais définir et qui m'impose. Voyez ces dames devant nous.

—Eh bien?

—Elles sont richement mises, et pourtant elles n'ont le point cette grande distinction que je me plais à admirer en vous.

—Vous me voyez, autrement que je ne suis, mademoiselle Georgette?

—Non, non!

—Je ne suis qu'une ouvrière.

Georgette regarda Emilienne, laissant voir sa surprise.

—Est-ce donc parce que vous êtes pauvre aussi, dit-elle, que j'éprouve pour vous une vive sympathie?

—Vous m'êtes également très sympathique, mademoiselle Georgette; cela indique qu'il y a certainement entre nous communauté d'idées et de sentiments.

—Oh! oui, mademoiselle, car vous êtes bonne et je ne suis pas méchante. Je comprends maintenant pourquoi, tout à l'heure, Paul m'a dit que nous serions un jour deux amies.

Emilienne devint subitement très rouge.

—Ah! fit elle avec embarras, M. Paul vous a dit cela?

Elle devint que Lucien avait fait part de ses intentions à son ami.

—Oui, répondit Georgette avec embarras, en demandant la permission d'être libre, Georgette s'aida d'un coup d'Emilienne.

A ce moment, Mme Martinet, Paul et son père rejoignirent les deux jeunes filles.

Après un échange de quelques paroles, on se sépara.

—Elle est tout à fait charmante, cette jeune fille, dit Emilienne à la vieille Catherine.

—Et M. Paul Lebrun en est très amoureux.

—Elle a tout pour être aimée.

—Il le faut bien, pour que le père Lebrun ait donné son consentement à un mariage.

—Vous savez pas remarqué que Mlle Georgette ressemble un peu à maman Marguerite?

—Parce qu'elle a comme Marguerite les yeux et les cheveux noirs.

—Elle a aussi de ses traits et quelque chose dans le regard qui m'a frappé.

—Une idée que vous vous faites, ma chère enfant.

—Oui, une idée, fit Emilienne. Et elle resta songeuse.

Georgette avait repris le bras de Paul.

—Ainsi, dit-elle, Mlle Lormont est une ouvrière?

—Oui, mais une véritable artiste dans son genre.

—Quel est donc son métier?

—Elle fait des dentelles, si riches et si fines qu'elles sont, et elle travaille d'une façon merveilleuse.

—Paul, nous sommes déjà deux amies, Mlle Lormont et moi; vous devez être content!

—Content, enchaîna, ma bien-aimée Georgette.

—J'irai la voir, elle le veut bien.

—Et moi je n'y mets pas empêche.

—Seulement, je ne lui ai pas demandé son adresse; mais vous devez savoir où elle demeure.

—Oui, rue Godot-de-Mauroi, à vingt minutes de la maison de ma mère.

Les deux jeunes gens sortirent du parc et en remontant vers Montblanc se mirent à causer de choses et d'autres avec le sculpteur sur bois.

VII. DEUXES LARMES.

Nous savons le but que poursuivait la marchande à la toilette; elle pensait constamment à cette grosse affaire, autrement sérieuse que de vendre des objets d'art, si beaux que soient les bénéfices, ou de revendre aux demoiselles de boulevard de la lingerie, des étoffes, des bijoux et des robes à peine défrichées, mises au rebut et données à leurs femmes de chambre par des élégantes du grand monde.

Convaincue que la fille adoptive des époux Reboul était bien la petite Espagnole apportée à Salviagnac par Pedro Lammé et confiée à une dame Marguerite disparue depuis longtemps et probablement décédée, il était bien dans ses intentions de rendre sa fille au marquis de Mimosa.

D'après ce que lui avait appris Raymond Brévaire, elle ne doutait pas que le marquis ne se fût mis à la recherche de sa fille. Alors, bien certainement, il était en France!

Elle s'était d'abord demandé si elle ne devait pas attendre, pour se livrer elle-même à des recherches au sujet du marquis, que Paul et Georgette fussent mariés; mais ce n'était pas sans avoir d'abord lieu, que le mariage pouvait avoir lieu, et elle avait hâte de jouer son grand rôle, de faire ce qu'elle aurait pu appeler son coup de théâtre.

Après avoir hésité et beaucoup réfléchi, elle prit enfin la résolution de brusquer un événement qui devait être si important, si heureux pour la fiancée de son fils et pour Paul lui-même.

Après tout, que risquait-elle et qu'avait-elle à craindre? Les deux jeunes gens s'adoraient et il était impossible que le marquis refusât son consentement à leur mariage.

Au contraire, heureux de trouver sa fille, il saurait à Paul, et surtout d'avenir et riche, un gré infini d'avoir aimé sa fille, alors qu'elle était pauvre et sans famille.

Et elle, Léonie, aurait droit à toute la reconnaissance du marquis. Mais où était-il? Il fallait le savoir.

Quand Brévaire lui avait offert ses services à ce sujet, elle lui avait répondu qu'elle avait un moyen de découvrir la résidence du marquis, qu'il fit en France ou dans une autre contrée de l'Europe.

En parlant ainsi, elle pensait à ce colonel de Vauclair, beau-père du marquis, dont elle avait trouvé le nom dans le testament jeté au feu par Forestier.

Ma fille, permettez-moi de vous adresser une question qui m'est souvent venue sur les lèvres. La jeune fille parut tout interloquée et la regarda avec surprise.

—N'avez-vous jamais pensé, reprit-elle, à vos parents inconnus?

—Oh! si, ma mère, souvent.

—Avez-vous été dit que vous ne deviez pas être sans famille, et certainement, vous vous êtes demandé par suite de quelles circonstances vous aviez été abandonnée?

—Oui, je me suis livrée à bien des suppositions.

Toutefois, je n'ai pu abandonner le mystère dont votre naissance est enveloppée!

—Oui, ma mère. Oh! j'aurais bien voulu savoir qui étaient mes parents, et qui j'ai souvent versé des larmes en pensant à celle qui m'a mise au monde. Je ne puis admettre qu'elle ait voulu se débarrasser de son enfant; j'aime mieux croire que lui ait été enlevée et qu'il y ait un mystère dans mon abandon.

Assurément, on a voulu se débarrasser de moi, mais ce n'est pas ma mère, oh! non, non!...

On a voulu que je ne fusse jamais ma famille, on a voulu me priver de ce qui m'indique bien, c'est le soin que l'on a eu de lever de ma tête les marques qui auraient pu être des indications.

—Oh! si, ma mère, je serais contente, heureuse, car je ne serais plus la Georgette sans nom et sans famille que votre fils aime et à qui vous et M. Lebrun avez ouvert les bras; mais...

—Vous ne croyez pas que cela soit possible? Pourtant, ma fille, cela peut arriver.

Georgette resta un instant silencieuse, pensive. Puis, se redressant et regardant Mme Prudence avec ses grands yeux doux et limpides.

Déjà, dit-elle, on est venu me dire à Montblanc que j'étais née en Espagne; que mon nom n'était pas Georgette, mais Thérèse; que l'on me ferait retrouver ma famille et qu'une grande fortune dont on m'avait dépossédée ne serait rendue.

—En vérité! s'écria Léonie joignant la surprise, on vous a dit cela à Montblanc?

—Oui, ma mère.

—Mais qui?

—Un homme que je ne connais pas et que je n'ai plus revu, bien qu'il me dit qu'il reviendrait.

—Qu'avez-vous pensé des paroles de cet homme?

—Pendant deux ou trois jours j'ai été fort troublée; puis j'ai pensé que ce que vous m'avez dit n'avait rien de sérieux; que, sans doute, il avait voulu se jouer de moi, et, peu à peu, l'impression produite en moi par ses paroles s'est effacée.

—Ma fille, comment ne m'avez-vous pas parlé déjà de la visite que vous a faite cet inconnu?

—Je ne croyais pas devoir vous parler de ces choses auxquelles je ne suis pas.

—Mais, mon enfant, si cet homme ne vous avait pas trompée? Si ce qu'il vous a dit était la vérité?

—Oh! ma mère! dit Georgette très émue.

—Ainsi cet homme ne vous a pas dit qui il était?

—Je lui ai demandé de me dire son nom, mais il a refusé de se faire connaître.

—C'est tout ce qu'il a fait de mieux, pensa Mme Prudence. Elle reprit à haute voix:

—Georgette, vous rappelez-vous assez ce que vous a dit cet inconnu pour me le répéter?

—Je ne sais pas, ma mère, mais je vais essayer.

Pendant quelques instants la jeune fille réfléchit, interrogeant sa mémoire. Puis, autant qu'elle put se souvenir, en se rapportant toutefois les détails saillants, elle raconta sa conversation avec Forestier dans la salle du Pèlerin doré.

Léonie avait écouté avec la plus grande attention.

—Ma fille, reprit-elle, très calme, les révélations que vous a faites cet homme, qui n'a pas voulu se faire connaître, étaient extrêmement intéressantes, et je m'étonne que vous n'y ayez pas attaché plus d'importance, que tout cela vous ait en quelque sorte laissée indifférente.

—Mais... balbutia Georgette.

—Pourtant, reprit Mme Prudence, c'était une brillante perspective qu'on faisait luire à vos yeux.

—Du moment que mon père et ma mère n'existaient plus, que m'importait la fortune que cet homme prétendait me faire rendre?

—Permettez, ma fille, si peu ambiteuse que vous soyez et si grand que puisse être votre désir pour la richesse, vous aviez au moins la satisfaction de pouvoir dire à Paul: «Je ne suis plus une jeune fille pauvre et j'ai un nom!»

—Alors, ma mère, vous le savez, je croyais que Paul ne m'aimait pas, que je ne le reverrais plus. J'avais le désespoir dans l'âme!

—Oui, je comprends dans quelle situation d'esprit vous devez être.

—J'étais si malheureuse que j'aurais voulu être morte!

—Avez-vous parlé à Paul des révélations de l'homme inconnu?

—Oui, ma mère.

—Et qu'a-t-il dit?

rien de cela n'était sérieux; j'avais en affaire à un comte voyageur qui, connaissant une partie de mon histoire, avait voulu s'amuser un instant.

—Eh bien, ma fille, vous avez eu tort et Paul aussi de ne pas attacher à la chose toute l'importance qu'elle méritait. J'ignore quelles pouvaient être les intentions de l'homme que vous avez vu à Montblanc, mais ce qu'il vous a dit est la vérité.

Georgette sursauta et un rouge subit envahit son visage.

—Qui, moi!

—Mes parents étaient riches et l'on s'est enquis de mon héritage.

—Oui, ma fille, oui!

—Mon Dieu! mais comment savez-vous?

—Ma chérie, vous savez combien est grande mon affection pour vous!

—Oh! moi.

—Etait-il possible, étant donné le vif intérêt que je vous porte, et sachant comment les époux Reboul vous avaient recueillie toute petite, que je n'employasse pas tous les moyens possibles pour pénétrer le mystère de votre naissance?

—Et vous êtes parvenue à le découvrir qui étaient mes parents?

—Oui, ma chère enfant. Votre distinction, l'élevation de vos sentiments et de vos idées me désignaient que vous deviez appartenir à une famille d'un haut rang, et puis le caractère de votre beauté me faisait supposer que vous étiez d'origine espagnole. Ce fut donc en Espagne que je fis faire des recherches. Grâce aux renseignements qui m'ont été fournis et à d'autres que j'ai dus au hasard, j'ai acquis la certitude que vous appartenez à une noble famille d'Espagne et que vous serez un jour héritière d'une énorme fortune.

—Hélas! soupira la jeune fille, mon père et ma mère n'existent plus!

—Attendez, ma fille, je voudrais vous dire un bonheur complet, malheureusement je ne le puis pas: votre mère est morte peu de temps après votre naissance, mais vous avez encore votre père.

—Mon père existe! s'écria Georgette, dont le front s'était irradié; oh! voilà qui est tout pour moi!

Puis, d'une voix mouillée de larmes:

—Je le verrai, n'est-ce pas?

—Oui, bientôt.

—Mon père, mon père! prononça la jeune fille d'une voix étouffée et les mains jointes.

Après un silence, elle reprit avec une sorte d'extinction:

—Vous, mon père et moi, nous sommes dans ses bras! Cette espérance fait transpirer tout mon être.

En m'adressant à partager votre tendresse avec Paul, vous avez acquis des droits à mon éternelle reconnaissance; mais à présent, à présent!

—Je ne demande pas autre chose que de voir votre bonheur.

—Ah! il sera grand!... Mon père est-il en Espagne?

—Non, il est en ce moment à Paris.

Georgette pâlit, et d'une voix hésitante:

—Ne me repoussera-t-il pas?

—N'avez pas cette crainte, ma chère petite; votre père vous

cherche et sera heureux de retrouver sa fille.

—Oh! je le crois... Mais pourquoi ai-je été abandonnée?

—Ma chère Georgette, il y a là tout un drame que vous connaîtrez plus tard; votre père vous en fera lui-même le récit.

—A-t-il donc été violemment séparé de lui?

—Oui.

—Par ces ennemis dont l'homme inconnu m'a parlé à Montblanc?

—Oui.

—Et pendant seize ans mon père n'a pas su ce que j'étais devenue?

—Il l'ignore encore aujourd'hui!

—Et c'est vous, ma mère, c'est vous...

—Oui, mon enfant, c'est moi qui vais vous rendre à votre père.

La jeune fille fit à Mme Prudence un collier de ses bras et les yeux inondés de larmes, lui dit de baisers.

—Quand elle se fut calmée:

—Comment s'appelle mon père?

—Mais je n'y vois aucun inconvénient, ma chère Georgette.

—Alors, vous voulez bien?

—Sans doute, et je vais donner l'ordre au cocher de ne pas aller rue Lafayette, mais rue Godot-de-Mauroi; vous descendrez à la porte de Mlle Lormont.

—Je pourrai revenir seule et à pied?

—Il n'y a qu'un bout de chemin à faire.

—Mais il ne faut pas que cela vous dérange ou vous retarde.

—Pas le moins du monde.

Paul donna au cocher l'adresse de la jolie dentellière. Puis, ayant repris sa place:

—Avez-vous parlé à ma mère de notre rencontre au parc Mouceau avec Mlle Emilienne Lormont?

—Oui, mon ami.

—Qu'elle dit?

—Elle ne m'a pas beaucoup intéressé, cependant; elle m'a adressé quelques questions au sujet de cette jeune fille; je lui ai répondu et, comme ennuyée, elle a parlé d'autre chose et ensuite m'a donné ma leçon d'histoire.

—Je devine la cause de son indifférence.

—Ah!

—Vous lui avez dit que mon père et moi avions eu l'occasion de rencontrer l'ouvrière en dentelle chez Mme Villareau pour laquelle elle travaillait?

—Oui, je crois.

Les événements trouveront utile à consulter la liste des leçons des jours où sont célébrés, le dimanche, à la Cour Supérieure, les affaires des diverses provinces de l'Etat:

—Ainsi, les seconds lundis de janvier, d'avril et de novembre.

—Cathédrale, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.

—Assomption, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.

—Bâton Rouge, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.

—Bâton Rouge, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.

—Bâton Rouge, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.

—Bâton Rouge, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.

—Bâton Rouge, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.

—Bâton Rouge, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.

—Bâton Rouge, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.

—Bâton Rouge, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.

—Bâton Rouge, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.

—Bâton Rouge, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.

—Bâton Rouge, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.

—Bâton Rouge, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.

—Bâton Rouge, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.

—Bâton Rouge, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.

—Bâton Rouge, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.

heures et demie, comme d'habitude.

Ce jeudi, Paul ayant à faire, tout de suite après le déjeuner, une visite à l'Ecole des Beaux-Arts, Georgette ne pourrait pas rester aussi longtemps qu'il faudrait chez le sculpteur sur bois, car c'était toujours le jeune homme qui ramenait sa fiancée rue Lafayette.

Après le déjeuner, le père Lebrun ayant mis un baiser sur le front de Georgette, les deux jeunes gens monterent dans la fiacre qu'un apprenti était allé chercher.

—Paul, dit la jeune fille, comme la voiture descendait vers le Château-d'Eau, vous n'avez pas prévu votre mère que je rentrerais d'aussi bonne heure, elle n'attend pas mon retour avant trois heures ou trois heures et demie. Ne pensez-vous pas que je peux profiter de cela pour faire une visite à Mlle Emilienne Lormont?

—Mais je n'y vois aucun inconvénient, ma chère Georgette.

—Alors, vous voulez bien?

—Sans doute, et je vais donner l'ordre au cocher de ne pas aller rue Lafayette, mais rue Godot-de-Mauroi; vous descendrez à la porte de Mlle Lormont.

—Je pourrai revenir seule et à pied?

—Il n'y a qu'un bout de chemin à faire.

—Mais il ne faut pas que cela vous dérange ou vous retarde.

—Pas le moins du monde.

Paul donna au cocher l'adresse de la jolie dentellière. Puis, ayant repris sa place:

—Avez-vous parlé à ma mère de notre rencontre au parc Mouceau avec Mlle Emilienne Lormont?

—Oui, mon ami.

—Qu'elle dit?

—Elle ne m'a pas beaucoup intéressé, cependant; elle m'a adressé quelques questions au sujet de cette jeune fille; je lui ai répondu et, comme ennuyée, elle a parlé d'autre chose et ensuite m'a donné ma leçon d'histoire.

—Je devine la cause de son indifférence.

—Ah!

—Vous lui avez dit que mon père et moi avions eu l'occasion de rencontrer l'ouvrière en dentelle chez Mme Villareau pour laquelle elle travaillait?

—Oui, je crois.

Les événements trouveront utile à consulter la liste des leçons des jours où sont célébrés, le dimanche, à la Cour Supérieure, les affaires des diverses provinces de l'Etat:

—Ainsi, les seconds lundis de janvier, d'avril et de novembre.

—Cathédrale, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.

—Assomption, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.

—Bâton Rouge, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.

—Bâton Rouge, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.

—Bâton Rouge, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.

—Bâton Rouge, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.

—Bâton Rouge, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.

—Bâton Rouge, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.

—Bâton Rouge, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.

—Bâton Rouge, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.

—Bâton Rouge, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.

—Bâton Rouge, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.

—Bâton Rouge, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.

—Bâton Rouge, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.

—Bâton Rouge, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.

—Bâton Rouge, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.

—Bâton Rouge, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.

—Bâton Rouge, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.

—Bâton Rouge, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.

—Bâton Rouge, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.

—Bâton Rouge, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.

—Bâton Rouge, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.

—Bâton Rouge, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.

—Bâton Rouge, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.

—Bâton Rouge, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.

—Bâton Rouge, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.

—Bâton Rouge, les quatrièmes lundis de mars et de novembre.

NOMS

Des Rues

Qui ont été changés.